DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 388. 1er Mars 1913 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

La Colline inspirée

(Fin)

Les paysans chansonnent les Baillard excommuniés, ils les insultent, les lapident. La vieille femme propriétaire du couvent les fait expulser. Quirin abandonne ses frères. Il se réfugie en Bourgogne, chez M. Madrolle, l'auteur de la brochure à la gloire de Vintras qu'avait lue Léopold à la chartreuse de Bosserville. Sœur Thérèse, pénitente, entre dans un couvent. Sur les raisons qui rendaient nécessaires la disparition de cette inquiétante et charmante sœur Thérèse, M. Barrès ne s'explique que par de délicates et discrètes allusions. Elle a sa page, qui est exquise, dans le chapitre intitulé : *La petite vie heureuse*.

« Associée à cette nature par une fraîcheur, un parfum, des couleurs dont la suavité s'accordait avec les parties les plus inexprimables de son âme, cette sœur paysanne était une image de la fantaisie. Toutes les fées étaient dehors ; Silène et les bacchantes dans les vignes. Un chasseur sonnait son chien sur la lisière du bois. Dans cette journée de bonheur, l'esprit de Thérèse avait les virevoltes d'un martin-pêcheur, tout bleu, tout or, tout argent, sur un paisible étang de roseaux... »

François, ayant frappé le maire, qui veut dissoudre une de leurs réunions, est à moitié assommé par les paysans et traîné en prison. Léopold s'enfuit à Londres près de Vintras exilé ; il y passe cinq ans dans la solitude et la plus âpre méditation.

Installé dans un faubourg de Londres, le petit cercle extravagant des vintrasiens partageait les privations des proscrits de l'Empire et semblait se confondre avec eux. Mais à mieux voir, c'était un cercle de derviches tourneurs.

Pendant cinq années, Léopold, un coude sur le genou, la tête appuyée dans la paume de sa main, contempla de son regard intérieur les milliers de songes qui se levaient inconsciemment de sa conscience comme des nuées de moustiques d'une eau morte ; ou bien, soulevant ses paupières, il surveillait le prophète Vintras. L'homme positif, l'homme d'entreprises qu'avait été le restaurateur de Flavigny, de Mattaincourt, de Sainte-Odile et de Sion, cet homme si actif, qui venait d'être jusqu'à la cinquantaine animé par des soucis d'argent et de domination, semblait s'être évanoui. On l'avait chassé de toutes ses entreprises; il se réfugia vers le fond de ce mouvement lumineux qu'il entrevoyait en lui. Il ne vivait plus que pour pressentir l'Invisible. Ces cinq années ne furent pour lui que de grands espaces remplis du seul mouvement de son cœur. Dans cette épreuve de la ruine et de l'exil, il se réfugiait sur son trésor intérieur, dans la région de l'âme où il n'y a plus de raisonnements, aucune pensée formulée.

A certaines heures, toutefois, il se plaignait qu'au milieu des brouillards de l'exil, il n'eût plus d'effusion, plus de désir, plus une raison dernière. Il se tournait alors en esprit vers la colline et son petit cénacle. A cette idée seule de Sion, il se remettait à travailler. Pour recharger sa conscience, que la perpétuelle contemplation du Dieu de Vintras aurait pu épuiser, il lui suffisait d'un mot de François. Cette voix de la sainte montagne ravivait en lui toutes les forces de l'Espérance.

François, en effet, sa prison terminée, était rentré à Saxon, jouet et souffre-douleur du village, réduit à casser des pierres sur les routes.

Léopold n'y tient plus ; il rentre en France, purge une année de prison et regagne Sion. Une vieille paysanne hospitalise les deux frères. L'ancien supérieur gagne sa vie comme courtier d'assurances et placier en vins. Et toujours ils attendent les catastrophes prédites par Vintras, les catastrophes où apparaîtra la gloire des Enfants du Carmel et d'où sortira le salut du monde

Léopold les cherche avidement chaque jour dans l'*Univers* :

Jamais en aucun lieu du monde on n'entendit lecture pareille. Léopold, ses lunettes sur le nez, déployait largement la feuille. Il la parcourait du regard et, tout de suite, tombait en arrêt sur l'accident, sur la catastrophe du jour. Sœur Thérèse, debout derrière lui, se penchait pour regarder si nulle calamité ne lui échappait, et, avant de tourner la page, il attendait qu'elle lui fît un signe de tête. Cette année-là, Léopold fut particulièrement bien servi : en septembre on eut des cas de choléra ; en octobre, la peste dans le golfe Persique ; en novembre, des épidémies sur le bétail et de grandes pertes d'argent à la Bourse. A chaque fléau, sœur Thérèse battait des mains, et l'on voyait apparaître sur les lèvres de Léopold un sourire d'une béatitude ineffable.

(On le voit, Barrès ne s'est pas interdit de railler savoureusement le sombre héros de son livre).

Les désastres de 1870 lui paraissent le moment de la justice de Dieu. Le vieil hérésiarque se réjouit sauvagement de nos défaites, de nos angoisses, de la brutalité des envahisseurs. Ces fatalités inexplicables accomplissent les terribles prophéties, dont il guette depuis dix ans les signes avant-coureurs dans le ciel nuageux de la Lorraine. Mais enfin, les Prussiens, s'éloignent et ce que Baillard appelle l'iniquité triomphe toujours ; les Enfants de Dieu ne sont pas vengés. Et l'octogénaire sinistre, perdu dans ses rêves, attend des catastrophes nouvelles, plus décisives.

François est mort sans avoir rétracté ses erreurs. Quirin meurt. La dernière des religieuses de Sion est morte, et Vintras qui s'est repenti. Léopold s'éteint à son tour, presque nonagénaire. La charité des Oblats a vaincu son obstination. Son vieil adversaire, le père Aubry, à la mort lui-même et qui le sait mourant, fait cette touchante prière : « Seigneur, prenez ma vie, appelez-moi tout de suite devant vous afin que j'obtienne de votre miséricorde une bonne mort pour Léopold Baillard ». Son vœu est exaucé ; il meurt pendant la nuit, et son assistant, le P. Cleach, va raconter à Léopold le suprême entretien qu'il a eu avec le vieil Oblat.

« Quelle surprise pour Léopold d'entendre ces paroles et cet accent et de sentir, fixé sur lui avec une infinie amitié et même avec admiration, le regard de son jeune visiteur ! Il n'était donc plus seul ; on s'occupait de lui autrement que pour lui jeter la pierre. L'idée qu'il avait été aimé fondit la glace contre laquelle tous les anathèmes avaient échoué. Il écoutait avec ravissement l'Oblat lui répéter les paroles du P. Aubry : « Personne plus que Léopold Baillard n'a aimé la colline de Sion. » Et il sentait que, de tous les hommes qu'il avait connus, très peu auraient pu le comprendre aussi bien que cet adversaire dont il avait tant souffert. « Comment n'ai-je pas vu, pensait-il, que nous pouvions nous aimer ? » Deux grosses larmes coulèrent sur ses joues quand l'Oblat lui révéla que le Père Aubry avait offert sa vie pour arriver le premier au tribunal de Dieu et intercéder en faveur du Restaurateur de Sion. A plusieurs reprises, il interrompit pour dire :

— Cela est d'un vrai prêtre. »

Léopold Baillard mourut confessé, réconcilié, ayant signé la rétractation de ses erreurs. Ainsi triomphent à la fois l'amour et l'ordre.

❄

Quand parurent dans une revue les premières parties de la *Colline inspirée*, quelques lecteurs s'inquiétèrent : il leur semblait que M. Barrès montrait trop de sympathie au prêtre révolté (tandis que d'autres lui reprochaient d'approuver l'autorité ecclésiastique frappant en Baillard un homme qui apportait à l'Eglise de si belles forces d'enthousiasme). L'écrivain a très clairement précisé sa pensée dans le beau dialogue entre la prairie et la chapelle qu'il imagine à la fin de livre. « Rien ne rend inutile, dit-il, rien ne supplée l'esprit qui palpite sur les cîmes. Mais prenons garde que cet esprit émeut toutes nos puissances et qu'un tel ébranlement, précisément parce qu'il est de tout l'être, exige la discipline la plus sévère. Qu'elle vienne à manquer ou se fausser, aussitôt apparaissent tous les délires. Il s'est toujours joué un drame autour des lieux inspirés. Ils nous perdent ou nous sauvent selon que, ayant écouté leur appel, nous le traduisons par un conseil de révolte ou d'acceptation ».

— Je suis, dit la prairie, l'esprit de la terre et des ancêtres les plus lointains, la liberté, l'inspiration.

Et la chapelle répond : — « Je suis la règle, l'autorité, le lieu ; je suis un corps de pensées fixes et la cité ordonnée des âmes.

— J'agiterai ton âme, continue la prairie. Ceux qui viennent me respirer se mettent à me poser des questions. Le laboureur monte ici de la plaine, le jour qu'il est de loisir et qu'il désire contempler. Un instinct me l'amène. Je suis un lieu primitif, une source éternelle.

Mais la chapelle nous dit :

— Visiteurs de la prairie, apportez-moi vos rêves pour que je les épure, vos élans pour que je les oriente. C'est moi que vous cherchez, que vous voulez à votre insu. Qu'éprouvez-vous ? Le désir, la nostalgie de mon abri. Je prolonge la prairie même quand elle me nie. J'ai été construite à force d'y avoir été rêvée. Qui que tu sois, il n'est en toi rien d'excellent, qui t'empêche d'accepter mon secours. Je t'accorderai avec la vie. Ta liberté, dis-tu ? Mais comment ma direction pourrait-elle ne pas te satisfaire ? Nous avons été préparés toi et moi par tes pères. Comme toi, je les incarne. Je suis la pierre qui dure, l'expérience des siècles, le dépôt du trésor de ta race. Maison de ton enfance et de tes parents, je suis conforme à tes tendances profondes, à celles même que tu ignores et c'est ici que tu trouveras, pour chacune des circonstances de ta vie, la vertu mystérieuse élaborée pour toi quand tu n'étais pas. Viens à moi si tu veux trouver la pierre de solidité, la dalle où asseoir tes jours et inscrire ton épitaphe. »

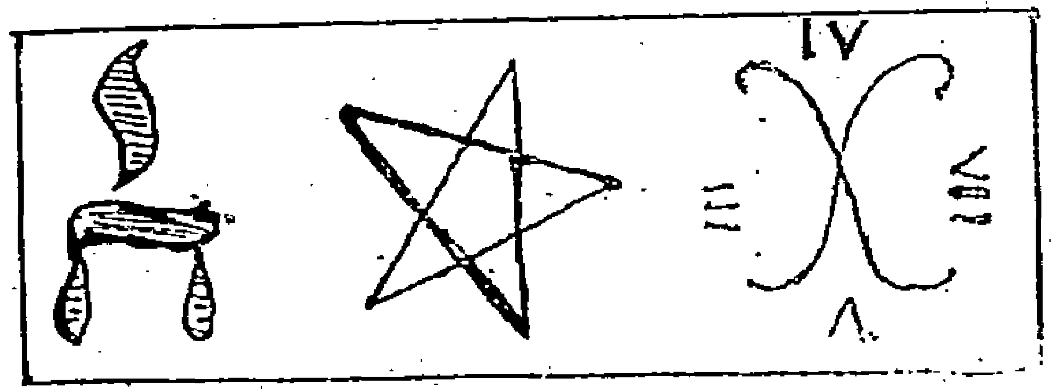
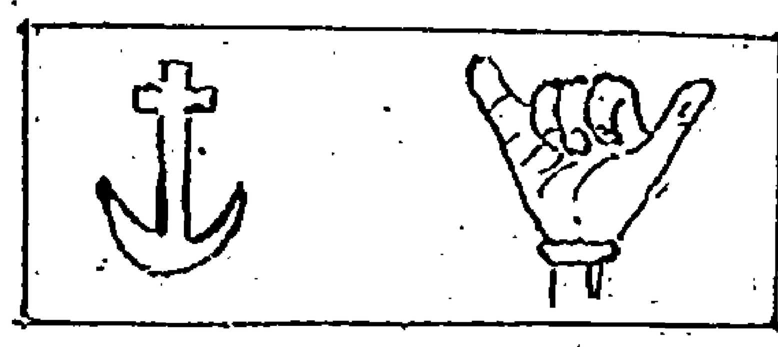
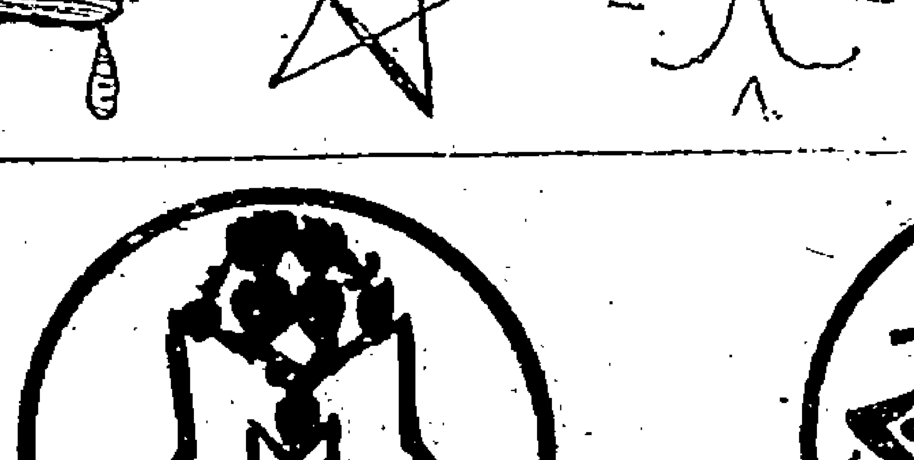
Faut-il absolument choisir entre ces deux puissances au dialogue desquelles il prête de si magnifiques et de si profondes paroles ? Barrès ne le pense pas. « Elles ne sauraient se passer l'une de l'autre, s'écrie-t-il. Qu'est-ce qu'un enthousiasme qui demeure une fantaisie individuelle ? Qu'est-ce qu'un ordre qu'aucun enthousiasme ne vient animer ? L'église est née de la prairie et s'en nourrit perpétuellement — pour nous en sauver ».

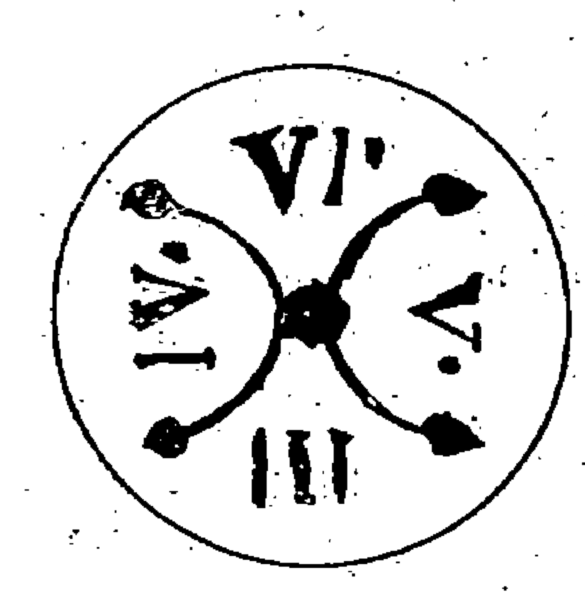
Cette conclusion a un intérêt particulier pour l'*Echo du Merveilleux*, logette de guetteur accotée à l'Eglise, et d'où l'on regarde, d'où l'on suit avec curiosité, avec vigilance, les formes indécises qui flottent sur la prairie...

G. M.

LES HOSTIES DE VINTRAS

Voici à titre de curiosité la reproduction de quelques-unes des hosties marquées de signes, de Vintras. L'*Écho du Merveilleux* a publié déjà ces clichés, en 1904.



CONSTANTIN ET LE "LABARUM"

Le 30 mars prochain, les fêtes constantiniennes s'ouvriront à Rome, par une cérémonie commémorative que le *Collegium Cultorum Martyrum* fera célébrer aux Catacombes de Sainte-Domitille. Il y a seize siècles que Constantin-le-Grand signa l'édit de Milan qui mettait fin aux trois siècles de persécutions dirigées contre les chrétiens.

***

Le *Labarum* était l'étendard impérial que l'on portait devant les empereurs romains depuis le temps de Constantin. Il ressemblait par sa forme au *vexillum* de la cavalerie ; il se composait d'une hampe surmontée d'une traverse horizontale à laquelle était attachée une pièce carrée de soie et de broderie avec un monogramme du Christ et au dessous la figure d'une croix...

***

Avant la victoire. — Constantin naquit l'an 274 à Naïsse, ville de Dardanie. En l'an 306, à la mort de son père, qui fut associé à l'empire, il fut déclaré empereur et hérita des pays qui lui avaient appartenu : les

Gaules, l'Espagne, l'Angleterre. Il lui fallut alors marcher contre Maxence qui s'était allié à Maximien-Hercule, pour le renverser.

Maximien était également poussé à reprendre l'empire, par son fils Maxime, et à se défaire de Constantin. Cela était facile ; il persuada à sa fille Fausta, que Constantin avait épousée, de veiller à ce que la porte de Constantin fût ouverte pendant la nuit. Fausta avertit son époux et celui-ci fit coucher un eunuque dans son lit. Maximien pénètre de nuit dans la chambre, tue l'eunuque et crie que Constantin est mort.

A ce moment apparaît Constantin lui-même entouré de ses gardes ; il laisse au coupable la liberté de choisir lui-même son genre de mort, et le misérable s'étrangle.

Restait Maxence. Mais Constantin n'ayant pas assez de forces pour le vaincre, se rappela que son père, Constance Chlore, s'était maintes fois adressé au Dieu unique, Créateur du monde, dont il n'avait cependant qu'une connaissance imparfaite et qu'il en avait souvent reçu des marques de protection évidente. Il connaissait aussi les sentiments de sa mère, Hélène, chrétienne et protectrice des chrétiens.

Traversant la Gaule à la tête de ses légions pour aller arracher Rome à Maxence et au paganisme, il invoquait le Dieu qu'adorait son père et lui demandait ardemment de le connaître.

C'est ici qu'apparaît le surnaturel : Dieu récompense la foi de son serviteur.

Un jour qu'il traversait une plaine avec son armée, vers une heure de l'après-midi, il vit dans le Ciel, un peu au-dessus du Soleil, une croix lumineuse autour de laquelle étaient écrits en traits de feu quatre mots grecs signifiant : « Tu vaincras par ce signe. » Toute l'armée qui l'accompagnait vit ce prodige.

Il resta tout le reste du jour préoccupé de cette vision et la nuit suivante, pendant qu'il dormait, Jésus-Christ lui apparut avec ce même signe mystérieux qu'il avait vu dans le ciel ; il lui recommanda de placer ce signe sur ses étendards et de marcher sans crainte contre ses ennemis.

A son réveil, Constantin fit aussitôt faire cette célèbre bannière qu'on appelle le Labarum et à partir de ce moment il se mit à étudier les mystères de la religion. Les évêques lui apprirent que le signe qu'il avait vu était le trophée de la victoire que Jésus-Christ, sauveur des hommes, avait remportée sur la mort. Dès ce jour, chrétien de cœur, l'Empereur n'adora plus que le vrai Dieu.

***

Au pont Milvius. — Continuant sa route vers l'Italie, il passe les Alpes et marche sur Rome où Maxence l'attendait. Le *Labarum* brillait à la tête de son armée.

Le 28 octobre de l'an 312, il rangeait ses troupes à deux kilomètres de Rome, au pont Milvius, aujourd'hui nommé « Ponte Molle ». Maxence sortit aussitôt de la ville convaincu qu'avec ses forces, doublement plus nombreuses que celles de l'armée de Constantin, il écraserait facilement son rival. Mais la bataille ne fut pas de longue durée ; le *Labarum* remporta bien vite sa première victoire. Maxence en pleine déroute se précipitait vers Rome, où il voulait rentrer ; comme il traversait le pont Milvius, ce pont s'écoula, le vaincu se noya.

***

Après la victoire. — Triomphant, Constantin entra dans Rome où il fut reçu avec les plus vives acclamations. Le Sénat et le peuple romain lui érigèrent aussitôt un arc de triomphe que l'on voit encore à Rome ; on lui vota une statue monumentale où il voulut paraître tenant en main une grande croix en guise de lance et sur le socle on peut lire cette inscription : « Par ce signe salutaire, symbole de la véritable puissance, j'ai sauvé votre ville en la délivrant d'une domination tyrannique. »

C'est le seizième centenaire de ces grands événement que Rome, Milan et toute la chrétienté s'apprêtent à célébrer.

Le récit de ces prodiges est bien connu. L'historien Eusèbe en donne de nombreux détails et affirme qu'il les tenait de la bouche de Constantin lui-même qui les lui avait attestés sous la foi du serment.

Lactance nous apprend que, lorsque Constantin franchit les Alpes, il s'était déjà rendu « invincible par le signe de la croix ». C'est le sentiment presque unanime des historiens et des archéologues que Constantin se rendit, comme nous l'avons décrit, avec une armée forte d'environ trente mille hommes, des Gaules en Italie.

Les historiens rationalistes eux-mêmes ne mettent en doute ni la véracité de l'empereur ni l'authenticité de son historien. S'ils ne veulent pas reconnaître le prodige et s'ils se refusent à le discuter, c'est qu'ils sont fidèles à leur maxime : « Défense au surnaturel d'entrer dans le domaine de l'histoire ! »

***

Et enfin, quel contraste ! La croix triomphalement apportée, par un empereur romain, dans cette Rome, au nom de laquelle Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée, avait condamné à ce supplice de la croix, infamant entre tous, Jésus, le Messie, le Fils de Dieu

fait homme ; dans cette même Rome où mourut, sur une croix, Simon-Pierre à qui Jésus avait confié la direction de cette barque, l'Eglise, qui subsiste depuis dix-huit siècles, malgré les tempêtes suscitées par ses ennemis : *In hoc signo vinces!*

L. TOLMOR.

Les sourciers à l'Académie

On se rappelle les longues et curieuses recherches de notre regretté Directeur, Gaston Mery, sur la question des sourciers.

Elles viennent d'avoir un épilogue dont il eût été charmé.

La question a été posée à l'Académie des Sciences, où un mémoire avait été envoyé sur l'art mystérieux de découvrir les sources à l'aide de la baguette de coudrier.

On sait qu'en Allemagne et dans plusieurs autres pays des études très sérieuses ont été faites sur les propriétés de la baguette et l'origine de ses mouvements. Des commissions de savants ont suivi les chercheurs de sources dans leurs investigations et les ont soumises à la critique scientifique.

Chez nous, depuis Chevreul, l'*Echo du Merveilleux* est à peu près seul à avoir — à cinq ou six reprises — soumis la question à une étude attentive.

Un distingué professeur de l'Ecole des mines vérifie et continue en ce moment les expériences de Gaston Mery.

Lorsque M. Darboux signala, dans son courrier, la présence d'un travail sur cette recherche particulière des sources, il voulut, selon l'usage, le soumettre à l'examen préalable d'un membre de l'Académie. M. Dastre, sollicité, se récria et M. A. Gautier demanda qu'on s'adressât à un médecin, et même à un spécialiste des maladies nerveuses.

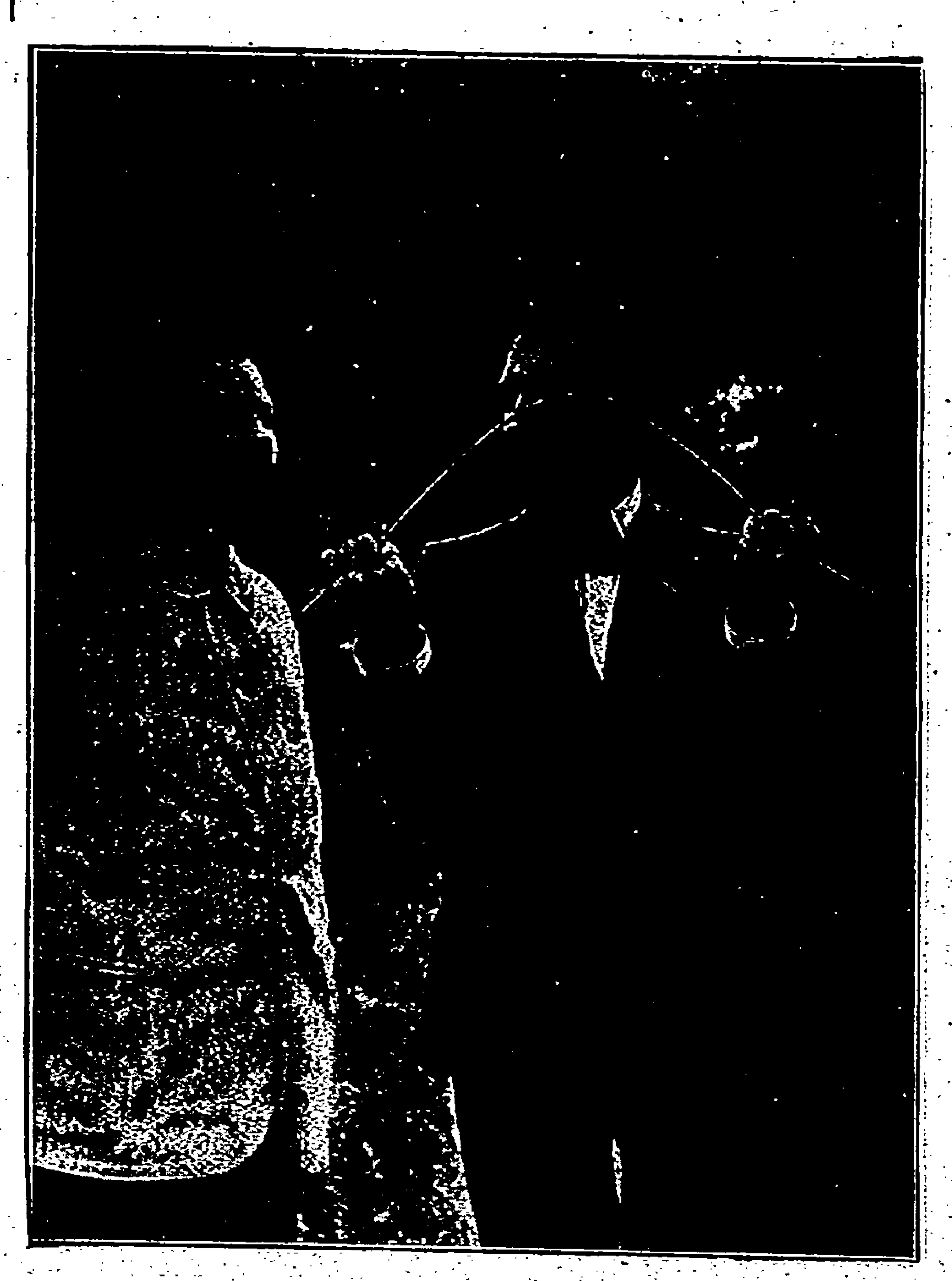
— Pourtant, fit remarquer M. Darboux, avec justesse, on ne peut refuser d'examiner une question parce que la solution nous échappe actuellement. Si l'on avait prétendu, il y a cinquante ans, qu'on pourrait un jour causer entre Paris et Londres rien qu'à l'aide d'un fil, le fait eût paru inadmissible, et cependant...

Cette remarque marquée au coin du bon sens l'emporta sur le scepticisme officiel et une commission fut nommée pour examiner le travail qui avait été envoyé à l'Académie sur le rôle de la baguette divinatoire dans la découverte des sources.

Espérons que cette savante commission fournira quelque jour son rapport.

Nous l'aiderons au besoin à s'en souvenir.

J. ROYAUMONT.



Voici le premier des clichés qui ont paru dans le premier article de Gaston Mery, sur les sourciers (*Echo*, 1898). Nous en reproduirons quelques autres.

Les Rayons V

M. le commandant Darget nous demande de reproduire la lettre suivante :

Mon cher commandant Darget,

1° Je vous remercie de votre lettre et je comprends parfaitement le retard de votre réponse, dû à votre travail et à votre grosse correspondance.

M. de Fontenay semble se faire un malin plaisir en agaçant sur des pointes d'aiguille, sans aborder tous les côtés du problème.

Un homme réellement épris de la recherche de la vérité, *sans parti pris*, un homme scientifique ne doit pas conclure à la légère que, parce que certaines encres, préparées par lui dans ce but, et appliquées contre le gélatino-bromure, donnent des impressions à la chaleur de 35 à 40 degrés, le fluide vital n'a très probablement aucune action sur vos plaques sensibles.

2° Je connais d'autant plus ce problème que j'ai correspondu à ce sujet avec M. le docteur Breton et même avec M. de Fontenay. Je ne nie pas les résultats obtenus par M. de Fontenay, mais ils sont tout à fait insuffisants pour conclure à la négative, surtout d'une façon générale, comme il l'a fait dans sa communication à l'Académie des sciences.

Il faut surtout remarquer l'accueil empressé que cette assemblée accorde aux négations de toute découverte nouvelle, alors que les travaux des inventeurs sont traités avec dédain ou indifférence.

3° M. de F... aurait dû surtout s'attacher à reproduire *par la chaleur seule, sèche ou humide, tous les cas particuliers que vous avez obtenus.*

A. Par exemple, l'impression des caractères par le fluide vital en plaçant le papier sur la plaque photographique du côté opposé à la couche sensible.

B. M. de F... dit avoir échoué avec certains papiers recouverts de caractères d'imprimerie. Eh bien, il aurait dû vous adresser des échantillons de ces papiers imprimés et constater *votre succès* par le fluide vital, *là où il avait échoué* au moyen de la chaleur seule.

4° M. de F... semble n'avoir pas compris toute l'ampleur de la question.

En dehors de la coloration des écritures que vous avez obtenue ainsi que la métallisation des caractères, il reste encore à étudier toute la série des épreuves si curieuses d'impressions fluidiques où on relève, sur les clichés, des figures, des visages et des signes révélant une impression ayant quelquefois un caractère intelligent, et obtenues au moyen du fluide vital.

Il y a aussi toutes les entités photographiées en présence de sensitifs ou médiums qui révèlent l'action actinique ou chimique de fluides émanant du médium.

Ici les exemples abondent, M. de F... n'y fait pas allusion et dans cette voie si importante il n'a pas non plus expérimenté.

Il s'agit là pourtant d'impressions du fluide vital.

5° Il y a encore et surtout les clichés dûs à des fluides vitaux maniés par la puissance de la pensée qui les a agencés pour obtenir certaines impressions intelligentes. Sans parler de vos cannes, bouteilles, etc., etc., il y a aussi le triangle obtenu par le sujet de M. Delanne qui est aussi important théoriquement que les cercles blanchâtres obtenus par le Dr Ochorowicz, sous le nom de lune, avec son médium. Ce sont bien là des impressions dues au fluide vital émané du médium.

6° D'ailleurs, les exemples authentiques sont nombreux et dans cette voie M. de F... n'a rien fait !

Cela peut se comprendre ; mais alors au lieu de tromper le public et de déclarer l'impuissance chimique du fluide vital, il aurait dû se borner à émettre des doutes partiels sur l'impression des caractères imprimés et demander un supplément d'information.

LE GOARANT DE TROMELIN.

C'est avec plaisir que je vois M. de Tromelin appliquer un tel coup de fouet ; je le remercie de m'avoir écrit que je pouvais publier sa lettre. Elle me fait trop d'honneur pour que je ne profite pas de son autorisation.

Il a écrit un livre magistral : *Les Mystères de l'Univers*, en réponse aux *Origines de l'Univers*, de Haeckel, qui dénoue et résout beaucoup de problèmes ; puisse-t-il, dans l'intérêt de la science, dénouer le nœud gordien du magnétisme animal devant lequel les savants officiels sont en expectative depuis plus de cent ans sans oser y toucher. Il crève les yeux de tout le monde et n'a pas encore éclairé les leurs.

Commandant DARGET.

Rappelons à nos lecteurs que c'est à M. Basset, éditeur, 3, rue Dante, qu'ils doivent s'adresser pour tout ce qui concerne l'administration (abonnement, vente au numéro, publicité).

Ce qui concerne la rédaction, réclamations diverses et communications pouvant intéresser la Revue, doit être adressé à Mme Gaston Méry, directrice de l'ECHO DU MERVEILLEUX, 70, rue Gay-Lussac, Paris.

Vénus est-elle habitée?

[L'abbé Moreux, le savant astronome, directeur de l'observatoire de Bourges, étudie le problème de la vie sur Vénus, notre éclatante voisine, qui brille en ce moment d'un éclat incomparable dans le ciel des soirs.]

Etrange vision que celle de ce monde voisin, en tout point comparable au globe qui nous véhicule dans l'espace.

Un grossissement de 300 fois nous le fait paraître dans le champ du télescope comme notre Lune agrandie 5 fois en diamètre.

Sa distance étant connue, nous pouvons apprécier sa grosseur, et nous avons déduit par le calcul que Vénus est un monde presque aussi gros que le nôtre. La différence dans les rayons est si faible (690 kilomètres environ) qu'un homme transporté sur notre voisine serait à peine dépaysé.

Mais pour se faire une idée de la climatologie de cette sœur de la Terre, il faut passer par toute une série de raisonnements et de considérations dont ne tiennent pas toujours compte les romanciers de l'astronomie.

Supposons notre planète rapprochée de 41 millions de kilomètres du Soleil, que s'ensuivra-t-il?

Evidemment, un accroissement de chaleur fort sensible et que la physique nous permet de calculer.

Nos thermomètres placés au soleil dans les déserts équatoriaux marquent facilement 65 degrés au-dessus de zéro; le même instrument sur la planète Vénus y accuserait une température notablement supérieure.

Toutes les indications expérimentales tendent, en effet, à prouver que la température moyenne du globe terrestre ne dépasse pas 17 degrés. Eh bien! sur Vénus, cette température moyenne monterait à 75 degrés environ, ce qui suppose pour les régions tropicales des chaleurs excessives.

Cela ne suffit pas cependant pour nous décider à placer là-bas des êtres vivants formés de cellules comme ceux de la Terre. Il faut en effet tenir compte de l'atmosphère qui peut tempérer les ardeurs du rayonnement solaire et rendre ce séjour habitable.

Or, avons-nous des indications à ce sujet?

Hélas! celles que nous pouvons déduire de l'observation paraissent bien précaires.

Différents astronomes ont pu conclure, au moyen du spectroscope, à la présence de la vapeur d'eau sur Vénus, et cela n'a en effet rien que de très vraisemblable; à la distance où se trouve la planète du centre de notre système, la chaleur est tellement forte que toute masse liquide doit s'évaporer très vite et fournir des nuages abondants, et c'est bien ce que nous constatons malheureusement.

Derrière cette enveloppe nuageuse, au rayonnement formidable, nos regards sont impuissants à percevoir les aspects de ce monde voisin.

Offre-t-il des pôles glacés, des continents et des mers de grande étendue; donne-t-il asile à des plantes, à de vastes forêts, à des animaux, à des êtres pensants? nous l'ignorons, et vraisemblablement nous ne parviendrons jamais à connaître la vérité sur ce point.

Admettons, par analogie, que Dieu ait déposé là-bas des germes de vie et qu'une nature tropicale se développe au sein de cette serre chaude où l'alcool entrerait presque constamment en ébullition, nous sommes encore impuissants à deviner quel genre de climatologie règne en ces contrées énigmatiques.

Lorsque l'astronome étudie la planète Mars, l'atmosphère raréfiée de notre voisine, en vertu de sa transparence, lui permet d'atteindre des points de repère sur le sol martien, et il en a conclu à une rotation du globe de Mars en un jour d'environ vingt-quatre heures.

Le jour martien a exactement une durée de 24 heures 37 minutes 22 secondes 67 centièmes de seconde; voilà un genre de précision que nous sommes loin d'atteindre pour la planète Vénus.

Quelques exemples de détermination vous permettront d'en juger par vous-mêmes.

De l'aspect de quelques taches à la surface de Vénus, Jacques Cassini avait conclu à une rotation de 23 heures 20 minutes, Bianchini, un peu plus tard, donne 24 jours 8 heures.

Puis, en 1796, on revient à une durée voisine de 23 heures.

Les Jésuites de l'Observatoire du Collège romain, vers 1839, conclurent à une rotation de 23 heures 21 minutes; mais à la fin du XIX[e] siècle, l'astronome italien Schiaparelli incline pour une durée de 225 jours!

Et le débat dure encore!

Si Vénus tourne rapidement, sa climatologie doit être analogue à la nôtre; printemps, été, hiver se succèdent comme chez nous, mais avec des différences très accentuées et des chaleurs insupportables.

Seuls, les pôles, ou plutôt les contrées polaires, pourraient donner asile à des êtres vivants.

Mais si la rotation s'effectue en 225 jours, cela indique que la planète tourne toujours la même face vers le Soleil; ainsi, d'un côté, c'est la torréfaction à l'état continu, de l'autre c'est le froid de l'espace voisin de 278 degrés au-dessous de zéro.

Lors donc qu'un écrivain nous donne un tableau de la vie à la surface de la planète, qu'il nous décrit les forêts et les animaux de ce monde étrange, nous priant de nous reporter par la pensée au temps des périodes primaires sur la Terre, qu'il nous montre Vénus comme le séjour certain d'une humanité analogue à la nôtre, prenez cet écrivain pour un romancier à l'imagination féconde ou tenez-le pour un astronome bien peu averti.

Que les astres soient habités, ainsi que je le disais dans un livre récent : *Les autres mondes sont-ils habités?* cela ne touche en aucune façon le dogme catholique; mais que Dieu l'ait voulu ainsi, c'est ce que notre science humaine est impuissante à nous révéler, à l'heure actuelle.

Pendant des milliers d'années, notre globe n'a offert aucune apparence de vie, pourquoi voudrions-nous peupler actuellement toutes les terres du ciel?

Si la vie ne naît pas spontanément à la surface d'une planète, si les forces physico-chimiques sont impuissantes à nous expliquer le mystère de la vie, et si toutes les actions vitales requièrent un principe autre que la matière, il reste acquis scientifiquement que la vie n'apparaîtra sur un globe que le jour où Dieu voudra bien la créer.

Or, quel savant, pour aussi intelligent qu'il soit, serait assez osé de fixer à l'Etre tout-puissant le jour et l'heure propices pour exécuter ses desseins.

Dieu ne nous a point consultés pour parfaire ses œuvres, et, devant l'énigme de la vie dans l'univers, la seule attitude qui convienne à un vrai savant est un acte d'humilité et la constatation de sa profonde ignorance.

Abbé TH. MOREUX

La fin de l'empire d'Allemagne et les prophéties

On a lu avec un vif intérêt dans notre Courrier la rassurante prophétie communiquée par M. de Novaye et due à l'ami de Maximin.

Cette prophétie annonce la défaite de l'Allemagne et la dislocation de l'Empire pour 1913.

D'autres voix prophétiques autorisées ont prédit le même grand évènement. Il est agréable de se le rappeler au moment où le bruit des armes retentit si haut des deux côtés du Rhin. Et ne craignons pas de paraître trop simples en y prenant quelque plaisir. Machiavel, que l'on n'a jamais accusé de naïveté, et que Bergerat rend à l'actualité en imitant sa *Mandragore*, disait : « Je ne saurais en donner la raison, mais c'est un fait attesté par l'histoire ancienne et moderne que, presque jamais, il n'est arrivé de grands malheurs qui n'aient été prédits par quelque divinateur ou annoncés par des révélations. »

Le plus vénérable horoscope qui concerne la maison de Hohenzollern est la prophétie d'Hermann, prieur du monastère de Lehnin, qui vivait au XIII[e] siècle. *L'Echo du Merveilleux* en a souvent parlé.

L'antiquité du *Vaticinum Lehninense* n'est pas douteuse. On en a des copies remontant au XIV[e] siècle. En 1459, Albert, le plus jeune frère de Joachim I[er], électeur de Brandebourg, fit don d'une de ces copies à la bibliothèque de Mayence. Les prophéties d'Hermann furent imprimées pour la première fois en 1723.

Elles annoncent avec une clarté parfaite l'accroissement surprenant de la maison de Hohenzollern avec Guillaume I[er], le règne bref de Frédéric le Noble et ajoutent (Hexamètre 93) :

« Enfin le sceptre est aux mains de celui qui sera le dernier de cette liste royale.

» Israël tente un exécrable forfait que la mort seule peut expier.

» Alors, le pasteur récupère son troupeau et le Germain ses droits... »

L'Allemagne libérée de la Prusse, à la suite d'un forfait avorté d'Israël (sans doute contre la France) telle est la prédiction du moine de Lehnin.

La prophétie de Mayence tire ce nom de ce qu'elle a été longtemps conservée dans un vieux monastère des environs de Mayence, fondé par sainte Hildegarde. Elle n'est connue que depuis le commencement du XIX[e] siècle, dont elle annonce les évènements avec la plus curieuse précision. Elle dit formellement, après avoir promis une glorieuse revanche aux vaincus de l'Année Terrible :

« Guillaume, le deuxième du nom, sera le dernier Roi de sa race. »

Ces prophéties sont bien connues en Allemagne, Bismarck en disait, paraît-il : « Nous y avons trouvé notre compte ; que nos sucesseurs s'arrangent pour y trouver le leur. » Guillaume II, avec les tendances mystiques de son esprit, s'en est préoccupé. Un jour, en 1890, surprenant l'Impératrice Victoria-Augusta qui en causait avec une de ses dames d'honneur, il s'écria avec une brusque colère :

— Ah ! la chute de l'Empire en 1913 !... Nous avons le temps d'y penser !

Il y a pensé. Il y pense beaucoup, dit-on, et nul à la Cour n'oserait faire allusion ni à la prédiction de Lehnin, ni à celle de Mayence, ni à la voyante de Fiensberg, dont l'anecdote a circulé récemment dans la presse à la suite de la publication qu'en a faite l'*Echo*, et qui prédit les mêmes choses à Guillaume I[er], héritier de Prusse, en 1849.

M. J. H. Lormier vient de réunir ces trois prédic-

tions, sous ce titre : *La fin de l'Empire allemand pour 1913*, en une brochure publiée aux Editions Politiques et Documentaires. Il fait l'historique de chaque prophétie et l'entoure d'un contexte amusant.

Puissent ces voix oraculaires avoir été vraiment prophétiques ! G. M.

JOURNAUX ET REVUES

LE SPHINX

[A propos des recherches du Professeur Reissner sur le Sphinx que nous avons publiées dans le dernier numéro de l'*Echo du Merveilleux*, notre éminent collaborateur M. Charles Vincent publie, dans la *Gazette de France*, une remarquable étude que nous reproduisons presque en entier].

I

Qu'est-ce que ce « Sphinx » de Gizeh, dont on ignore l'histoire, dont Hérodote qui a décrit les Pyramides, ne dit pas un mot ; dont Diodore de Sicile ne parle pas davantage, non plus que Strabon ; dont Pline seul déclare qu'il y faut voir « le tombeau du roi Armaïs » ?

Il est facile de retrouver, dans ce nom « Armaïs », tel que l'écrit le naturaliste latin, le nom grec « Harmachis ». Seulement, dans le latin de Pline mal informé, ce nom est celui d'un monarque, tandis que, chez les Grecs, c'est celui d'un dieu.

Vraisemblablement l'erreur est aussi certaine d'un côté que de l'autre, puisque, selon l'interprétation des modernes, le Sphinx n'est ni un dieu, ni un roi, mais un emblème du soleil levant.

Les égyptologues de nos jours placent ses origines dans le temps de l' « ancien Empire ». Quelques-uns veulent qu'il soit antérieur de six siècles à la pyramide de Chéops. Mais il semble bien que l' « égyptologie » subit, elle aussi, un redoutable assaut du doute, et que le sens commun ai commencé à mettre un peu d'ordre dans la cacophonie des assertions dont cette « science » était naguère troublée. Les partisans de la « chronologie longue », qui nous assourdissait avec ses vingt mille, ses cent mille ans, de dates hypothétiques, ont été finalement réduits au silence par les supputateurs plus pondérés de la « chronologie courte ». Quelques-uns de ceux-ci ont même poussé l'exactitude jusqu'à faire remarquer qu'on pourrait bien avoir fait double emploi des chiffres donnés par Hérodote et par Josèphe, ce dernier les tenant lui-même de Manéthon.

...Revenons au Sphinx.

On le tient généralement pour un mythe égyptien, qui, d'Egypte, sera passé en Grèce. Personne n'a jamais pu dire sur quoi s'appuie cette opinion. Le nom même de « Sphinx » est entièrement grec et semble dériver du verbe *sphingo* dont le sens est « étreindre », « resserrer. »

Or, si le sens « étreindre » peut se retrouver, ainsi que je vais le dire, dans les actions du sphinx grec, il ne se dégage aucunement de celle du sphinx égyptien.

Bien plus : il n'y aucun rapport entre ces deux sortes de sphinx. On va le constater aisément. — Le monstre symbolique d'Egypte n'a été baptisé « sphinx » que parce que sa figure répond, à peu près, à la description qui nous a été laissée du sphinx grec.

L'idole (?) de Gizeh est un être double dont le corps de lion est surmonté d'une tête d'homme. Je dis d' « homme », prenant le mot dans son acception masculine.

Au contraire, la tête du sphinx grec et sa gorge sont celles d'une femme ». Pour le reste du corps, trois éléments le composent : des pattes de chien, un arrière-train qui peut être aussi bien celui d'un félin que celui de tout autre carnassier, et des ailes d'oiseau.

Cette différence de sexe est capitale. Elle a donc sa raison d'être, d'autant plus certaine que les Grecs eurent des formes propres de figures mythiques composées, telles la Chimère, et que les Egyptiens, qui donnèrent à leurs dieux presque toutes les figures d'animaux, ne permirent jamais la confusion d'un type hiératique avec un autre.

Il y a plus. Le sphinx de Gizeh est la représentation d'un symbole qui remonte à l' « ancien Empire », suppose-t-on. — Or, dès le « moyen Empire », ce type est fréquemment doublé par un type nouveau, le Bélier, ou *Sphinx criocéphale*, différent du *Sphinx androcéphale*, car on continue à donner aux uns et aux autres ce nom de « sphinx », dont l'explication n'est possible qu'à l'aide du verbe grec *sphingo*.

Enfin toujours sous la désignation de « sphinx », on range une nouvelle catégorie d'emblèmes à têtes d'épervier.

Il apparaît qu'il y a là une erreur d'interprétation ou un abus de termes. Dans la famille hybride des monstres composés de deux natures, le Sphinx ne peut être qu'une variété, au même titre que les Centaures moitié hommes, moitié chevaux, et les Taureaux à tête humaine de l'Assyrie et de la Chaldée. Ce que les savants devraient chercher, c'est beaucoup moins la dénomination catégorique de telle ou telle variété que le principe même de cette bipartition animale. Quelques « chercheurs » l'ont trouvé en principe. Mais ils n'ont aucun titre officiel pour produire le résultat de leur trouvaille, et, vraiment, entre les soucis de la « question d'Orient » et les curiosités du procès de « la bande », je crois qu'on ne rencontrerait pas, de par le monde, dix esprits capables de s'intéresser à de telles découvertes.

Tenons-nous-en donc à l'interprétatation la plus récente du mythe, qui en est aussi la plus acceptable, jusqu'à nouvelle information.

Le sphinx égyptien est la figure matérialisée du dieu Horus, lequel n'est lui-même que la représentation du dogme de l'immortalité. — Sa situation sur le plateau de Gizeh, où il est placé comme une sentinelle à l'entrée de la vaste nécropole sur laquelle se dressent, entre autres monuments funéraires, les pyramides de Chéops, de Ché-

phren et de Mycérinus, confirme cette hypothèse. Horus, dont le nom contient la syllabe primitive « Or » ou « Aor », — Lumière, — n'est, on le sait, que le fils d'Osiris et d'Isis, ou plutôt, Osiris lui-même ; mis à mort par son frère Typhon et ressuscité en la personne de son fils. — Et, sous cette épaisse déformation, il est facile de distinguer la révélation primitive, c'est-à-dire le relèvement de l'homme après la chute, l'intervention de Dieu s'unissant à sa créature pour l'affranchir du péché et de la mort. — Si l'athéisme conventionnel et obligatoire ne pesait pas de toutes ses ténèbres sur l'intelligence de nos savants, celle-ci résoudrait aisément les obscurs problèmes de la mythologie, et les sonorités de la phonétique, aussi bien que le dynamisme de l'idée dénaturée, leur fourniraient la clef des énigmes dont le sphinx égyptien et le sphinx thébain passent pour avoir été les détenteurs.

II

Le sphinx grec est beaucoup plus « enfantin », mais aussi plus intéressant que son congénère d'Egypte. Son histoire est très connue.

Remarquons, tout d'abord, qu'il n'est pas d'invention hellénique proprement dite. Il ne sort pas de l'Attique, terre de raffinement artistique, partant de scepticisme et de « blague ». Il est Thébain ou, pour mieux dire, Béotien, d'une contrée à laquelle le génie même de Pindare ne fit pas perdre son fâcheux renom de pesanteur intellectuelle. Et, dans la Béotie, il appartient à l'Aonie, qui en est la partie la plus sauvage. Indépendamment de Sophocle et d'autres poëtes grecs, le latin Ausone, après Stace, lui donne cette patrie en même temps qu'il le décrit :

« L'Aonie connut la terreur de ce monstre : oiseau, lion, vierge, le sphinx à triple forme, oiseau par les ailes, bête fauve par les membres, jeune fille par le visage. »

Dans ses vers à finale monosyllabique, le même poëte s'amuse à intercaler le suivant :

Nota in portentis Thebana tricorporibus Sphinx.

« Le Sphinx thébain à triple corps, célèbre parmi les prodiges. »

Silius Italicus, dans les *Puniques*, le désigne ainsi :

« Et le sphinx, dont le virginal sourire est infecté de sang. »

Enfin, Stace, au Chant Deuxième de sa *Thébaïde* touffue, en trace le portrait que voici :

« Là se dresse jadis le monstre aux pâles joues, aux yeux injectés de venin, aux plumes coagulées d'un sang affreux, embrassant les cadavres humains et étreignant (*sphingo* trouve ici son explication) sur sa gorge nue leurs os décharnés. D'un œil effrayant, il sonde l'horizon d'alentour, y cherche l'hôte de passage venu au devant de ses questions indéchiffrables, le voyageur assez audacieux pour l'approcher et engager avec lui un dialogue meurtrier. »

Telle est la figure classique de la bête démoniaque, fille de Typhon et d'Echidna, que Junon, nous dit ailleurs la légende, envoya en Béotie pour y punir Laïus du rapt de Chrysippe.

Or Laïus était le père d'Œdipe, et, avec lui, nous entrons dans l'un de ces drames sinistres dont la fatalité antique était la reine, et auxquels se complut l'imagination des poètes grecs.

... La destinée du fils de Laïus fut bien pire. Nous la connaissons par les deux chefs-d'œuvre de Sophocle, *Œdipe roi* et *Œdipe à Colonne*. Il ne lui servit de rien d'avoir tué le Sphinx « tricorporé », puisqu'il ne put prévoir l'horreur des fatalités qui pesèrent sur lui.

Ainsi nous est présenté le mythe. Selon les apparences, il dut naître sur place. Mais on peut admettre qu'il vint de l'Orient, apporté par le Phénicien Cadmus, à qui la Grèce fut d'ailleurs redevable de seize lettres de son alphabet. Or les Phéniciens ne furent pas des Egyptiens, bien que leur littoral, en y comprenant le pays des Philistins, notre Palestine actuelle, confinât aux rivages de Saïs et du Delta.

Il est clair que le nom de « Sphinx » couvre deux acceptions entièrement différentes. Le cruel inventeur d'énigmes que nous montre l'aventure d'Œdipe n'a de commun que la figure avec le dieu de l'immortalité égyptienne. Encore peut-on relever de nombreuses dissemblances entre les caractères de cette figure dans les deux pays. — J'ai cité que la principale de ces dissemblances tient dans l'opposition des sexes. Ajoutons au Grec les ailes, que n'a point l'Egyptien, et nous constaterons que la similitude se réduit à la juxtaposition d'un corps animal à une tête humaine. Mais ce composé bizarre ne peut convenir qu'à l'expression d'une idée, non à la représentation d'un être réel. Horace, dans son *Art poétique*, voulant imaginer une figure « risible », a précisément énoncé un animal élaboré picturalement selon la recette de confection d'un Sphinx, d'un Chérub asiatique ou d'un Centaure grec...

Au reste, ces bizarreries ne sont pas propres à l'Egypte. L'Inde les connaît. N'a-t-elle pas prêté à la « divine Ganga », la figure d'une vache, à Ganésa celle d'un éléphant, à Hanouman celle d'un singe ? — Et le poisson, ce poisson que raille Horace,

...ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa superne,

le poisson, au dire de Bérose, aurait été le monstre bienfaisant, le piscanthrope Oannès sorti de la mer Rouge, à qui les Chaldéens seraient redevables de leur antique et complète civilisation.

III

Qu'est-ce à dire, sinon que pour pénétrer ces arcanes du dessin hiératique, les textes écrits, les scolies grammaticales ne sauraient suffire. Trop souvent, elles conduisent à de grotesques erreurs, elles aboutissent à des culs-de-sac au fond desquels le philologue voit brusquement se tracer, sur le mur infranchissable, les caractères d'un cartouche hiéroglyphique susceptibles de quatre ou cinq interprétations contradictoires toutes également justes, également congruentes au texte. « La lettre tue et l'esprit vivifie », ont dit les Livres Saints en parlant de la « Loi ». Ce qui est vrai de la loi l'est plus encore du Verbe lui-même.

Toutes ces images de la peinture et de la statuaire de-

meurent inexplicables par les seuls procédés de la recherche historique ou linguistique. Pas plus que l'évhémérisme, aujourd'hui totalement abandonné, ne parvint à justifier ses prétentions de tout éclairer à l'aide de noms propres et de personnages réels, la réduction du mythe et un simple symbolisme cosmologique ne peut rendre raison des versions multiples qui reposent sur une même base représentative. Et c'est pourquoi les dieux anthropomorphes, les hommes animalisés ou les animaux humanisés restent à l'état de problèmes insolubles. — Le philologue qui professe solennellement que le sphinx Hor-em-Khou figure le soleil levant, ou que la Chimère, autre bête « tricorporée », est la crase graphique d'une montagne de Crète ou de Lycie, peuplée de chèvres, de fauves et de dragons, se tire d'affaire par une pirouette à la fois impudente et naïve. J'aime mieux, à tout prendre, le chercheur patient qui, même lorsqu'il se trompe, ouvre une route logique à l'hypothèse timide et prudente. Ainsi, lorsque, devant le prétendu dieu gaulois « Tarvos Triganarus », dont l'image est celle d'un bœuf portant trois grues sur son dos, quelqu'un insinue que ce nom pourrait bien n'être, écrits en caractères grecs, que les mots « Tauros Trigeranos », j'estime que cette version n'est pas dépourvue de vraisemblance, puisque l'animal figuré est un bœuf ou un taureau, — *Tauros*, déformé en *Tarvos* — que les oiseaux juchés sur son échine sont au nombre de trois, — *Treis*, et, par abréviation, *Tri*, — et que ce sont des grues, — *Geranos*. En sorte que le nom, mystérieux et vide, d'un dieu qui n'a jamais existé, se traduisit le plus simplement du monde par les termes « Taureau à trois grues », lesquels expliquent la figure exactement comme le texte d'une image d'Epinal.

De même façon, sans proscrire absolument le sens cosmologique qui fait d'une bête à tête d'homme et à corps de lion la représentation du soleil levant, personnifié par le dieu Horus, naissant de la dépouille de son père Osiris, comme le soleil d'aujourd'hui renaît du soleil d'hier, après la mort nocturne de celui-ci on peut, — que dis-je, — on doit admettre que cet Horus et ce Soleil, eux-mêmes, ne sont, à leur tour, que ces « types » d'une vérité plus générale, plus haute, rayonnée, du sein même de la révélation divine, par le dynamisme de l'idée inclus dans le mécanisme phonétique. — Ainsi reçu, Hor-em-Khou se retrouve tout entier dans les mots « Or-em-c'hosch », et devient « la Lumière enfantée par l'Ombre », c'est-à-dire la confirmation de l'éternelle vérité exprimée par la Genèse : « Or les Ténèbres couvraient l'abîme, et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux. Et Dieu dit : « Que la Lumière soit ! » Et la lumière fut. — Alors on remonte à l'origine de tout langage comme de tout être, et l'on assiste au spectacle transcendant de la Parole engendrée par la Pensée; on comprend l'Evangile de Saint Jean : « Dans le Principe était le Verbe; ... tout a été fait par Lui ; — en Lui était la vie, et la vie était la *Lumière* des hommes » ; — on est ébloui par la splendeur du texte de saint Paul : « Il est l'*image du Dieu invisible*, et en Lui sont instituées toutes choses » ; — on admire la justesse du *Credo* de Nicée : « Fils unique de Dieu, engendré, et non fait, consubstantiel au Père, Dieu de Dieu, *Lumière de Lumière* ». — On atteint, pourrais-je dire, le germe même du langage premier, unique pour tous les hommes, qui se parlait dans le monde, avant la confusion de Babel et dans lequel une même syllabe, une même lettre contenait toutes les significations pulvérisées, désagrégées après la confusion ; langage dont Dieu se servit pour semer la révélation dans l'universalité des intelligences, et qui, plus tard, dissémina cette révélation en d'innombrables floraisons mythiques, où elle se diversifia selon la multiplication des idiomes.

Et c'est pourquoi Horus renaissant d'Osiris par l'enfantement de la nuit, est le frère du Phénix se brûlant au feu du Soleil pour ressusciter de sa propre cendre; c'est pourquoi le Sphinx Egyptien, veilleur de la nécropole de Gizeh, emblème de la reviviscence, est de la même famille que le Sphinx Thébain, dont la redoutable énigme « étreint », — *sphingo*, — et dévore toute intelligence qui ne peut, comme Œdipe, en deviner le sens caché, c'est-à-dire la Parole divine enfermée dans les mystères de la création.

CH. VINCENT.

LE PIÈGE A ESPRITS

Le *Matin* annonce la singulière invention de MM. Matla et Zaalberg von Zelst, Hollandais, spirites et physiciens. Voici la description qu'on donne entre confrère :

Leur but a été grandiose : il ne s'est agi pour eux de rien de moins que de mesurer la densité, le volume et le poids de l'homme après la mort. Cet homme, par opposition à l'homme physique que nous connaissons dans l'existence terrestre, ils l'appellent l'*homme-force*. Cet homme-force n'est pas une âme pure, puisqu'on peut le soumettre à des expériences qui relèvent de la physique. Ce n'est pas un corps ordinaire, puisqu'il est non perceptible à nos sens. C'est un composé gazeux. Pour définir ses propriétés, nos deux Hollandais, sur les conseils des êtres d'outre-tombe, l'ont fait entrer dans un appareil *ad hoc* : le *dynamistographe* ou « mesureur de force ».

Par les procédés ordinaires dans les séances spirites, la parole de l'au-delà leur fut adressée au cours de leur trente-sixième séance, en 1904, en ces termes.

— Faites deux cylindres *impénétrables* à l'air, en carton. Nous traversons facilement le carton. Recouvrez les parois supérieure et inférieure d'étain en feuilles, que nous ne pouvons traverser. Nous pénétrerons dans le cylindre et seront retenus par la feuille d'étain.

Ainsi firent-ils. Au cylindre était relié un manomètre très sensible.

Après de multiples expériences, ils arrivèrent aux données essentielles suivantes :

Ils constatèrent un excédent au manomètre et conclurent :

1° Qu'un être limité causait cet excédent ;

2° Que c'est un être pensant, puisqu'il prenait part aux expériences ;

3° Que c'est un être gazéiforme, puisqu'il obéit aux lois qui régissent les gaz ;

4° Que la densité de ce corps doit être égale à celle de l'air.

Le volume comporte environ 52 litres, le poids moyen environ 67 grammes.

Bien plus, inspiré par l'être décédé, l'un des expérimentateurs dessina une forme qu'il modela ensuite en argile et qui représente l'aspect de l'homme dans sa seconde vie : il a l'aspect d'un buste. Les sculpteurs auraient-ils eu l'intuition de cette seconde vie en reproduisant les grands hommes ?

Au cours de leur ouvrage, les deux Hollandais relatent une foule de communications curieuses, appuyées d'expériences. Ils firent intervenir l'électricité et constatèrent que l'*homme-force* est chargé d'électricité par la nature.

Enfin ils apprirent que cet homme-force, est loin d'être éternel : étant toujours soumis aux lois de la nature, il finit par se décomposer et meurt après une seconde existence qui dure en moyenne cent ans.

Telle est la substance des expériences et des déductions de MM. Matla et Zaalberg.

Ces deux physiciens singuliers ne sont peut-être que des humoristes. Qui n'aperçoit toute l'extravagance de leur hypothèse ?

PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Le même journal publie une interview de M. Guillaume de Fontenay :

Tout ce qui touche aux phénomènes occultes intéresse puissamment le grand public. Nous en avons la preuve dans la grande quantité de lettres que nous recevons journellement à ce sujet. La question le plus souvent posée, celle dans laquelle se résument les autres, peut être formulée ainsi : « Y a-t-il des manifestations psychiques d'ordre physique, produites par le moyen de médiums, et qui aient été contrôlées et enregistrées avec un esprit scientifique rigoureux? »

Nous sommes allé nous renseigner à ce sujet chez M. Guillaume de Fontenay, qui, depuis plus de quinze ans, s'occupe de ces phénomènes. Il a assisté aux séances de la plupart des grands médiums et il a publié à plusieurs reprises les résultats de ses recherches.

Voici en quels termes nous a répondu cet expérimentateur bien connu :

— Oui, selon moi, beaucoup de phénomènes psychiques ont été constatés dans d'excellentes conditions par un grand nombre de bons expérimentateurs.

Dans certains milieux, on cherche à me faire passer pour un démolisseur. Rien n'est plus inexact. J'ai fait partie, c'est vrai, de la commission de Grenoble qui a démasqué le médium australien Bailey. J'ai expliqué un truc photographique du trop célèbre Sarak et j'ai critiqué, soit devant l'Institut, soit dans les revues spéciales, un certain nombre d'erreurs bien faites pour déconsidérer le psychisme dans les milieux cultivés. Mais quand je démolis, c'est pour construire plus solidement ensuite, et je crois avoir apporté une petite part de faits précis et sérieusement observés.

« Mes observations personnelles, assez nombreuses, m'ont conduit à admettre deux ordres de faits physiques. Il peut se produire au voisinage de certains sujets que l'on est convenu d'appeler des médiums :

» 1° Des mouvements d'objets sans contact ;

» 2° Des créations de formes temporaires.

» Ces deux classes de faits sont niées avec opiniâtreté par la plupart des physiciens.

» Au contraire, la majorité des psychistes sérieux et instruits admettent les faits de la première classe. Un plus petit nombre d'observateurs (parmi lesquels je me range) admettent aussi la réalité des créations de formes.

» Les négateurs n'opposent guère à nos observations que des objections de principe et des exemples de fraude.

» Sur ce dernier point, ils prêchent des convertis. La fraude, nous la connaissons aussi bien qu'eux, et mieux même, puisque nous passons notre temps à lutter contre elle.

» Quant aux objections de principe — cela ne *peut* pas être! — ce sont, comme on dit, des *raisons* seulement. On en a donné tant et plus contre les aérolithes et bien d'autres choses. Mais les faits sont opiniâtres et les raisons transitoires. Les raisons n'ont jamais raison contre les faits. Tout est d'avoir patience. Rien ne presse.

» Reste une dernière objection — et celle-ci est plus sérieuse. Quand nous observons un médium, ne sommes-nous pas hallucinés ? C'était à considérer : et c'est là qu'intervient la chambre noire photographique. Le témoignage de nos sens n'est plus discutable quand il est confirmé par un appareil de bois et de verre, sur lequel nulle hallucination ne peut avoir prise.

— Puis-je emporter une de vos photographies pour le *Matin* ?

— A quoi bon, Seigneur ! Prenez ce que vous voudrez, mais à la condition expresse de répéter à vos lecteurs que je ne me fais pas l'illusion de leur offrir ainsi une preuve de quoi que ce soit. *Un cliché photographique n'a de valeur probante que pour qui l'a pris soi-même. Pour les tiers, ce n'est rien, rien et encore rien.* Si je n'observe jamais un médium qu'à grand renfort d'appareils stéréoscopiques et autres, ce n'est pas pour convaincre le public, c'est pour asseoir mon propre jugement, sans avoir à tenir trop de compte des documents étrangers : car la photographie, comme l'a si justement dit M. d'Arsonval, la photographie est le meilleur moyen de tromper les autres... quand on veut. Et Dieu sait ce qu'il y a de pièces « truquées » à travers le monde! »

[Cet article s'accompagne d'un cliché pris par M. Guillaume de Fontenay dans l'appartement du pro-

fesseur Richet. On remarque, au-dessus et en arrière de la tête du médium, Mlle Linda Gazzera, une vague esquisse des traits plus floue que dans un tableau de Carrière et où l'on crut reconnaître le visage d'un fou, jadis enfermé à l'hospice de Turin. MM. Guillaume de Fontenay et le professeur Richet contrôlaient, durant l'expérience, les gestes du médium.]

UN CAS DE PRÉDICTION DE MORT

On lit dans les *Annales des Sciences Psychiques* :

Winterthur, le 23 décembre 1912

Monsieur et très honoré maître,

Ayant eu l'occasion de lire ces jours derniers votre ouvrage *L'Inconnu* que je ne connaissais pas jusqu'alors, je tiens à cœur de vous faire part d'un rêve prémonitoire que j'ai eu il y a plus de douze ans et qui s'est réalisé exactement. Jouissant d'une très bonne mémoire encore aujourd'hui, bien que j'aie près de cinquante-deux ans, je suis à même de vous le citer comme s'il était d'hier.

Au moment où j'eus ce rêve, j'étais fondé de pouvoirs d'une grande Compagnie d'Assurance-accidents à laquelle je continue à être attaché, aujourd'hui, en qualité de membre de la Direction générale.

Voici les faits :

Dans la nuit du jeudi 1er et vendredi 2 août 1901, j'entre, en rêve, dans une brasserie, et vois assis sur la terrasse le Directeur général de notre Compagnie, en train de prendre un bock, comme il en avait d'ailleurs l'habitude. Je m'approche de lui et prends place à ses côtés. Il était très pâle et avait l'air souffrant. Je lui demande s'il se sentait indisposé. « Oui, répond-il, je ne suis pas bien du tout ; d'ailleurs, le 15 août il y aura un grand trépas et c'est moi qu'il regardera. » Pour votre édification je répète ci-après, en allemand, la réponse telle qu'elle me fut donnée textuellement :

« Ja, ich fuhe gar nicht wohl ; übrigens giebt es am 15-August ein grosses Sterben, und das geht mich an ».

Sur ce, je me réveille, il est 6 h. 15 du matin, heure à laquelle je me lève habituellement en été. En m'habillant je raconte mon rêve à ma femme en faisant la réflexion :

« C'est bizarre, M. le Directeur général est cependant en bonne santé : hier jeudi je ne l'ai pas vu parce qu'il faisait un voyage à Lindau sur le lac de Constance et il a dû rentrer hier soir ».

Vers 7 h. 1/2, je vais au bureau, j'attend le courrier qui tarde à venir. On me l'apporte enfin en me disant que M. le Directeur général était bien venu hier au bureau et avait commencé à examiner le courrier, mais qu'il avait dû cesser et se faire reconduire en voiture à son domicile se trouvant indisposé. Il ne rentra plus au bureau et expira le jeudi 15 août suivant, vers 10 heures du soir, emporté par une péricardite.

Je vous livre le fait tel que je l'ai vécu, sans commentaire, et j'ajoute seulement que ma femme avait fait part de mon rêve dans la journée du 15 août à notre médecin habituel qui était venu la voir ce jour-là ; sachant qu'il était aussi un des médecins consultés par mon Directeur, durant sa dernière maladie, ma femme demanda au docteur des nouvelles du Directeur, et lui parla de mon rêve. Le docteur lui répondit évasivement et assura d'ailleurs que le Directeur ne se portait pas, relativement, trop mal.

Pour terminer, j'ajoute que le Directeur général qui m'annonça ainsi en rêve, quinze jours à l'avance, son décès prochain, me traitait au bureau avec la même bienveillance que mes Collègues et les autres employés, sans avoir de préférence spéciale pour moi, il n'y a donc pas de raison à mes yeux, pour laquelle j'eusse été choisi plutôt qu'un autre pour recevoir cette communication — que vous appellerez télépatique, ou comme il vous plaira, car je m'abstiens de tout jugement.

Recevez, Monsieur et très honoré Maître, l'hommage de mes sentiments de profond respect.

Signé : A. VILLINGER

On m'a souvent objecté que l'on fait une grande quantité de rêves, dont la plupart ne signifient rien et ne se réalisent pas. Aussi me semble-t-il qu'il n'y a pas à en tenir compte lorsqu'ils sont vagues et imprécis. Mais dans les cas tels que celui-ci, la précision est frappante. La personne touchée par le rêve est signalée, la date de la mort est fixée, et le rêve coïncide avec le moment où la maladie s'est déclarée, sans que, d'ailleurs, le percipient ait reçu de l'extérieur aucune indication laissant soupçonner cette maladie. La coïncidence est trop marquée pour ne pas mériter notre attention, et c'est là un document en faveur des communications télépathiques et de la connaissance de l'avenir.

C. FLAMMARION

LA FEMME QUI MOMIFIE

A propos de la dame de Bordeaux qui momifie, dit-on, des organismes végétaux ou animaux par émission fluidique, le Dr Cabanès écrit dans le *Petit Parisien* :

Le cas de Mme X... est-il unique ? Il nous en a été révélé un second, sensiblement analogue au sien.

« Je connais, nous écrivait récemment un de nos confrères de la presse quotidienne, M. Hutin, une jeune fille de vingt et quelques années, d'une santé exubérante et d'une forte constitution, qui semble avoir la propriété de conserver les fleurs qu'on lui donne. Il y a eu des exemples de chrysanthèmes qu'elle a fait durer quarante et un jours, simplement en les ayant auprès d'elle ; d'œillets en boutons, qui ont fleuri ; de chèvrefeuille, complètement vert, devenu bouton et fleur, etc. »

Retenez bien ceci : pas plus que la demoiselle en question, Mme X... n'est une névropathe. Elle est, au contraire, d'une santé, physique et psychique, excellente ; d'autre part, sa bonne foi est entière. En un mot, ni tares ner-

veuses, ni supercherie. Quelle est, alors, l'explication du phénomène ?

Est-il spontané, ou ne se produit-il qu'en présence du sujet ?

Sans doute, les momifications d'organes ou d'organismes peuvent se produire spontanément ; mais, outre que ces momifications spontanées sont rares, elles sont, le plus souvent, dues à l'intervention d'agents physiques ou chimiques déterminés : ainsi l'irradiation solaire peut les produire ; de même, certains terrains jouissent de la propriété de maintenir les cadavres à l'abri de la putréfaction.

Mais, en l'espèce, rien de semblable. L'action stérilisatrice est uniquement produite par Mme X... ; c'est elle-même l'agent stérilisateur ; la preuve en est que des organismes qui ont été soustraits à son influence se sont putréfiés, alors que d'autres de même espèce, soumis à son contact, n'ont pas subi de modifications. Il semble donc bien que l'action de Mme X... favorise la résistance des tissus, les rende inaptes à la décomposition ; qu'elle empêche ou, du moins, qu'elle gêne suffisamment la pullulation des parasites, microbes ou autres, pour que la dessication l'emporte sur la putréfraction.

Est-ce de la radiation vitale, du magnétisme humain ? Ces effluves, ce fluide sont-ils visibles, pondérables ? Ils échappent, jusqu'à présent du moins, à toute constatation. Il y a cependant là, reconnaissons-nous avec M. G. Geley, « extériorisation, émission d'une force inconnue, capable d'une action organique puissante et profonde ».

ÇA ET LA

Les rayons X ne créent pas de la matière

— On annonçait il y a quelques jours et nous avons reproduit cette information dans le dernier numéro de l'*Echo* en marquant le scepticisme qui s'imposait, que le grand savant anglais sir William Ramsay était arrivé à créer de la matière avec l'énergie du rayonnement des rayons X.

Dans un fort intéressant article qui paraît dans la revue scientifique *Nature*, sir J.-J. Thomson, l'éminent professeur de physique de l'université de Cambridge, discute les expériences de sir William, dont les conclusions lui paraissent, comme elles nous paraissaient à nous-mêmes, inadmissibles.

Sir J.-J. Thomson dit que ses récents travaux lui ont appris que des traces infimes de ces gaz rares que sont l'hélium et le néon, et qui, d'après sir William Ramsay, furent créés à l'aide d'autres éléments, existent dans certains corps, comme par exemple les verres et les métaux employés pour les applications des rayons X.

— Ces gaz, ajoute sir J.-J. Thomson, se trouvent simplement libérés sous l'influence des décharges électriques ; ils ne sont pas obtenus par transmutation, comme le croit sir William Ramsay.

M. Soddy a fait connaître que depuis longtemps il avait constaté la présence de l'hélium et du néon dans les tubes à vide et les ampoules cathodiques ; en 1908, il montra que ces gaz se dégageaient des électrodes d'aluminium dans lesquelles ils étaient occlus. On sait en effet que les gaz sont solubles, à des degrés différents d'ailleurs, dans les métaux fondus. L'hélium et le néon sont parmi les plus faciles à dissoudre ainsi, et cette propriété sert dans leur préparation. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que sous l'action des décharges électriques ou du bombardement cathodique, les gaz qui sont restés emprisonnés mécaniquement dans les électrodes soient libérés.

Les mains de Barbey d'Aurevilly

Il ne s'agit pas de chiromancie, mais d'une impression émouvante extraite du dernier livre de M. Victor-Emile Michelet : *Quatre figures*.

« Les *mains* des morts ont souvent une étrange beauté. On croirait qu'elles ont vêtu, comme des gants mystiques, la joie de n'avoir plus à faire les gestes du péché, la fierté de s'être autrefois tordues dans la douleur ou tendues vers le ciel. Après vingt ans, je revois, comme si c'était hier, les *mains* de Barbey d'Aurevilly sur son lit de mort. J'arrivai dans la vieille maison de la rue Rousselet par une de ces matinées ensoleillées d'avril qui font jaillir sur Paris un rayonnement venu du cœur secret de la cité. Dans l'escalier, deux chats, reconnaissant une figure amie, vinrent se frotter contre mes jambes. C'était la chatte noire Démonette, et son fils Spirito, un angora fauve. Dans la chambre dont l'humble mobilier était bouleversé, on apercevait, par les deux fenêtres ouvertes, chantant sous le soleil par la voix de ses oiseaux, le gai jardin des frères de Saint-Jean-de-Dieu. Barbey d'Aurevilly gisait sur son lit, vêtu d'une sorte de simarre blanche, un petit crucifix de cuivre sur la poitrine. Son visage s'encadrait d'une « clémentine « écarlate à bandes noires ; sorte d'ancienne coiffure papaline qu'il portait habituellement chez lui et qui rappelle un peu le pschent égyptien. Cet homme de quatre-vingts ans s'était battu contre la vieillesse, comme contre tout ce qui lui semblait une faiblesse, et dans son masque aquilin d'un jaune de vieille cire, je voyais pour la première fois blanche la moustache serpentant sur l'arc anguleux de la bouche. Mais les *mains* étaient belles, comme taillées dans l'ivoire ancien, très larges à la racine du pouce, ainsi que les *mains* surmontant les sceptres, et de celles qui peuvent tenir avec une égale aisance un sceptre ou un bâton de chemineau, une épée ou une plume. Pendant plus d'un demi-siècle, elles avaient tenu la plume comme on tient l'épée quand on est de la chevalerie. »

M. Anatole France et les Anges

Le *Gil Blas* a commencé la publication d'une nouvelle œuvre d'Anatole France, intitulée *Les Anges*. Peut-être quelques personnes ingénues ont elles pu croire qu'il s'agissait d'un traité d'Angélologie ! C'est une satire religieuse et sociale dont les *Débats* donnent l'analyse préalable que voici :

« — Les Anges s'ennuient au ciel. Les joies immenses qu'ils goûtent depuis les siècles des siècles ont fini par leur sembler monotones ; comme les Dieux, i's ont soif ; ils ont soif de nouveau. Ils descendent sur terre et, déposant leurs ailes, se mêlent à l'humanité. Ce qu'ils voient ne les intéresse guère ; les hommes sont médiocres ; un petit groupe seulement se distingue. Les nouveaux venus s'approchent de cette élite et s'informent de ce que sont ces mortels plus intelligents que les autres : « Nous sommes des diables », répondent-ils. Ces diables voyagent parce qu'ils ont un grand projet. Persuadés que le monde va mal, ils jugent qu'il y aurait lieu de changer de gouvernement. Lucifer, selon eux, a été calomnié ; c'est un être excellent, un esprit de première force, un parfait souverain ; qu'on le mette à la place de Dieu : tout rentrera dans l'ordre. Les anges, séduits par ce discours, acceptent de marcher d'accord avec les diables ; ils remontent au ciel et font le coup d'Etat. Ils déposent l'Eternel, appellent Lucifer et l'installent sur le trône. Après quoi, anges, hommes, diables, tout l'univers attend de grandes réformes, saluant d'avance le retour de l'âge d'or. Lucifer prend sa plume et il écrit au Pape. On ouvre anxieusement le message présidentiel ; on n'y trouve que ces mots : Rien n'est changé. »

On le voit, cet apologue pousse loin la fantaisie, l'irrévérence et la satire. Mais il n'a rien de merveilleux.

Au pays de Circé

Non content de restituer à Ischia l'honneur que M. Victor Bérard accordait à Corfou, d'avoir été la patrie des Phéaciens et de Nausicaa, M. Philippe Champault, dans le *Mercure de France*, essaye d'identifier la terre des Laistrygons, l'île de Circé et le pays des morts. Bien que l'on soit ici dans la fiction pure, il pense que le poète a placé ses héros imaginaires dans des sites réels et, selon sa méthode, il étudie au pied de la lettre les descriptions de l'Odyssée. Après six jours de navigation, depuis qu'il a quitté Eole, Ulysse arrive à force de rames dans un beau port fermé à droite et à gauche par des roches stériles, dominé par la forteresse de Lamos et habité par des géants mangeurs d'hommes. Eole, c'est une des Ægades. Or, à six jours au Nord, on trouve, en face de la Maddalena, un îlot à peine détaché de la côte sarde, qui s'appelle *Scoglio Colombo*, l'écueil aux Colombes, traduction exacte du mot Laistrygons. Derrière lui, le *Porto Pozzo* s'enfonce dans les terres à plus de trois kilomètres, entre deux murailles granitiques. La forteresse pouvait s'élever sur la Punta Sardegna ; quant à son nom de Lamos, il a le même sens que celui des *Orci*, monstres dévorateurs auxquels les légendes locales attribuent la construction des nuraghes ou tombes mégalithiques. — Ulysse oublie de dire combien de temps il met pour aller à l'île de Circé ; mais cette île est plate, boisée, couverte de chênes et de vignes ; on y aborde par échouage. Les îles plates sont rares en Méditerranée ; une seule répond à la description, c'est Pianosa (autrefois Planaria) située au-dessous d'Elbe ; aujourd'hui transformée en bagne, elle garde encore dans une captivité dégradante des malheureux qui ne sont plus des hommes. — La magicienne avait dit, en congédiant Ulysse : « Pour aller chez Hadès, inutile de prendre un pilote. Tends ta voile ; Borée te conduira au but. » Borée, c'est le vent du Nord-Est. En un jour, il devait pousser le voyageur vers l'embouchure du Coghinas, dont le nom seul, qui signifie *cuisant*, évoquerait le souvenir effrayant de l'Achéron.

Les Congrès

Le deuxième Congrès international de psychologie expérimentale se réunira du 25 au 30 mars dans les grandes salles de l'hôtel des Sociétés savantes, 8, rue Danton, à Paris.

Les travaux dureront cinq jours, dans l'ordre suivant :

Mardi 25 mars. — Matin : séance d'ouverture et exposition des appareils construits dans le but de constater la force psychique. Après-midi : première Commission (étude de l'hypnotisme et de la suggestion). Soir : conférence.

Mercredi 26. — Matin : deuxième Commission (Etude du magnétisme animal). Après-midi : réunion plénière. Soir : conférence.

Jeudi 27. — Matin : troisième Commission (Etude de la force psychique agissant à distance sur les matières). Après-midi : réunion plénière et réception officielle des congressistes par le Conseil municipal. Soir : conférence.

Vendredi 28. — Matin : Quatrième Commission (Etude de la force psychique agissant à distance sur des êtres animés). Après-midi : cinquième Commission (Etude des forces inconnues émises par les corps bruts agissant sur des êtres animés). Soir : conférence.

Samedi 29. — Matin : réunion plénière. Après-midi : séance de clôture. Soir : banquet d'adieu.

Pendant les travaux aura lieu le concours de baguettes et de pendules hydroscopiques, sous la direction de M. Henri Mager et le contrôle de M. G. Le Bon.

Le deuxième Congrès spirite universel, organisé par le Bureau international du spiritisme, se tiendra à Genève du 11 au 14 mai 1913.

Les principales associations spirites nationales du monde entier y ont déjà donné leur adhésion et plusieurs d'entre elles ont fait connaître les noms de leurs délégués.

Le programme du Congrès sera composé d'une partie déterminée comportant trois grandes questions, d'une

partie libre dont les sujets seront choisis à volonté par les auteurs des communications, et d'une partie administrative concernant l'organisation internationale.

Pendant le séjour des congressistes à Genève on leur procurera l'occasion de visiter l'atelier du célèbre médium Hélène Smith.

Une exposition internationale des peintures, aquarelles pastels et dessins médianimiques ainsi qu'une expositon de photographies spirites seront ouvertes à Genève, pendant a durée du Congrès.

NOTRE COURRIER

LES ARBRES FÉTICHES

Madame,

J'ai été fort intéressé par la lecture de l'article consacré par le Dr Cabanès au livre de M. Chalon, sur les Arbres Fétiches. Parmi ces Arbres idéalisés par la légende, un des plus curieux est le chêne de Quillacq situé sur les bords de l'Adour, à 1.500 mètres de Dax. M. le Dr Ch. Lavielle, au livre duquel j'emprunte ces détails, en a disserté dans son ouvrage sur « Dax Pittoresque ».

Ce chêne, auquel on attribue 2.000 ans d'existence et qu'on appelle diversement : arbre des douleurs, arbre des sorcières, arbre des fées, arbre de Saint-Jean, reçoit quotidiennement, depuis des temps immémoriaux, de nombreuses visites, mais c'est surtout dans la nuit du 23 au 24 juin (nuit précédant la fête de Saint-Jean) que les visites se multiplient. Les habitants des pays environnants, même des Basques descendus de leurs montagnes, viennent recueillir l'eau qui séjourne dans deux sortes de réservoirs naturels, placés dans une fourche des branches et à laquelle ils attribuent une vertu curative. Des ex-voto, croix de bois, chapelets, pièces de monnaie sont suspendus aux maîtresses branches, attestant la crédulité naïve des visiteurs.

D'après la tradition, des sacrifices sanglants auraient été célébrés sous ce chêne, aux temps druidiques. Il serait intéressant, en effet, de rechercher s'il n'y a pas là une survivance singulièrement tenace du culte des anciens druides. Si l'arbre possède réellement l'âge qu'on lui attribue, il n'y aurait là rien d'invraisemblable.

Quelle que soit l'origine et l'antiquité de la légende, les habitants du pays tiennent à leur arbre et il y a quelques années, l'administration des forêts ayant donné l'ordre de l'abattre, ce fut le signal d'une levée de boucliers et ont dut s'incliner devant l'émotion populaire.

Le chêne de Quillacq est d'aspect impressionnant. Ses racines, faisant saillie hors de terre, rampent comme des serpents tout autour du tronc. Celui-ci est énorme et à la base, vingt personnes peuvent à peine l'entourer, les bras étendus. Les trois maîtresses branches étendent leur ombre sur un rayon de douze mètres. Cinq cents personnes peuvent s'y abriter. Bien que l'arbre ne vive plus que par l'écorce, ses feuilles sont les premières à verdir et les dernières à mourir. Le sol où il prend racine, formé des alluvions apportés par l'Adour, lui permet, chaque année de reprendre des forces nouvelles.

J'ai pensé que ces détails pourraient intéresser vos lecteurs, toujours si bien renseignés par votre revue.

Veuillez agréer, madame, l'expression de mes sentiments très distingués.

K. FARAL.

OUVRIR DE LA MAIN GAUCHE

Une pièce belge, *La Demoiselle de magasin*, par les auteurs du *Mariage de Mlle Beulemans*, triomphe en ce moment, interprétée par des acteurs belges, au Gymnase, qui devient ainsi une scène « bien bruxelloise », de bien parisienne qu'elle fut jadis.

Dans cette pièce on trouve trace d'une curieuse superstition. Le tapissier Deridder accepte comme demoiselle de magasin la jeune Claire, qui va faire sa fortune, parce qu'en se présentant chez lui *elle a ouvert de la main gauche* la porte de la boutique ce qui est un signe de chance, analogue sans doute à celui qui a créé l'expression : partir du pied gauche.

Vos lecteurs connaîtraient-ils quelque théorie ou quelques faits à l'appui de cette superstition ?

COMTE DE LA TOUR LA TOUR.

LA LISTE DES PAPES MODIFIÉE

L'annuaire pontifical officiel de 1913 vient de paraître et apporte, sans bruit, sa petite réforme historique. Depuis quelques années, l'on n'y trouvait plus la liste des papes ; cette année elle a reparu mais allégée de quatre noms. Depuis longtemps déjà, en effet, la critique historique du Vatican avait mis en lumière que quatre des papes assignés entre les IXe et XIe siècles avaient été en réalité antipapes, irrégulièrement élus et opposés aux papes légitimes. Ces quatre personnages dont les portraits figurent à la basilique de Saint-Paul sous les noms de Boniface VI (893), Boniface VII (984), Jean XVI (996) et Benoit X (1058-1059) sont donc rayés.

Pie X, successeur du 263e pape, n'est donc plus aujourd'hui que le 259e.

Cela n'apporte-t-il aucun trouble dans la si curieuse prophétie de Malachie ?

ABBÉ DARDET.

Nous prions les abonnés dont l'abonnement est expiré de vouloir bine nous adresser de suite le montant du renouvellement, afin de ne subir aucun retard dans le service de la Revue.

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.